

THÉÂTRE/PUBLIC 79, JANVIER 82

## A propos du projet *Tamerlan*

L'encart *The Great Tamburlaine 's* de notre numéro 76-77 (juillet 81), consacré par Daniel Briquet, François Chattot et Jean-Louis Besson à leur projet *Tamerlan*, a provoqué, de la part de notre collaborateur Vilém Flusser, une "réponse" intitulée *De la violence*. Ci-dessous. Suivie des réponses à la réponse de Jean-Louis Besson et Daniel Briquet.

### *De la violence*

Le numéro 76/77 de Théâtre/Public discourt de la violence à propos du projet de mise en scène du *Tamerlan* de Marlowe. La discussion ne va pas, à mon avis, jusqu'au noyau du problème. Il ne s'agit pas de retrouver la barbarie non refoulée d'un conquérant, mais de donner à la violence sa juste place dans le phénomène humain tout court. Ce problème est le propos de cet article.

Entre la tradition dite "moderne" et notre conception de nous-mêmes (la conception post-moderne), un rideau est tombé, et c'est toute cette conception de nous-mêmes qui s'en est trouvée modifiée. D'un côté du rideau, l'homme vient au monde comme "noble sauvage", de l'autre, il se présente comme "bête de proie". On voit dans le bébé du premier un petit ange innocent ; dans celui du second, la miniature d'un gorille. Ce basculement dans notre compréhension de nous-mêmes — dont le crédit ne revient pas au seul Freud — se situe dans un large contexte où nous découvrons que notre propre anthropologie a quelque similitude avec celle du Moyen-Age, car en ces temps-là l'homme naissait coupable, chargé du poids du péché originel. Si l'on accepte de voir en Kafka un prophète de la nouvelle connaissance que l'homme a désormais de lui-même, alors, cette similitude devient évidente ("nous sommes tous coupables").

A cela, il y aurait toutefois à redire. Premièrement, que la nouvelle anthropologie n'a pas encore fait beaucoup de bruit, et que les dames se penchent toujours avec ravissement et petits cris émerveillés sur les poussettes qui portent les futurs *Tamerlans* en miniature. Deuxièmement, que la nouvelle anthropologie n'a pas encore élaboré de politique et d'éthique appropriées, et qu'elle est pour une grande part restée psychologique : on sait que l'homme est une bête, mais on ignore si ceci est en soi bien ou mal. Et troisièmement, que ni dans la science et la philosophie, ni dans l'art et la technique, la mort de l'humanisme, qui est une conséquence de la nouvelle anthropologie, n'a été sérieusement prise en compte. En d'autres termes, nous sommes de petits maladroits, même dans ce que nous reconnaissons être, à savoir une coupable bête fauve. C'est dans ce contexte qu'il faut à mon avis situer la problématique "*Tamerlan*", celle du *Tamerlan* de Marlowe, et de façon générale, celle de la violence. Tâche redoutable.

Dans la nouvelle anthropologie, il s'agit au fond de classer l'homme parmi les primates. Les pragmatiques (Nietzsche par exemple) se trompent totalement en disant que science et technique sont pour nous ce que la dent est au tigre : nous ne sommes pas des félins. Si l'on tient à savoir quelle est la fonction de la culture dans notre vie, mieux vaut se mettre devant la cage d'un chimpanzé et observer ce qui s'y passe. Ce qu'on y voit est tellement répugnant — nau-séabond dirait Sartre — qu'on est tenté de briser le miroir qui nous est proposé. Car c'est cela la nouvelle anthropologie : nous nous reconnaissons en tant que primates, et, saisis par la nausée, nous nous recrachons et nous essayons de nous en échapper.

Quant à savoir d'où vient ce dégoût de nous-mêmes, c'est une question qui doit rester sans réponse. Car si on s'y essayait, on risquerait de gravir (ou de descendre) le chemin judéo-chrétien et on reproduirait inévitablement les concepts de péché, de Dieu, etc... (Répondre que ce dégoût vient de la complexité de notre cerveau est une excuse et non une réponse). La nausée doit donc tout simplement être acceptée comme donnée, c'est-à-dire comme spécificité des

primates humains. On arrive ainsi à une critique de la culture qui prendrait à peu près la forme suivante : tout facteur culturel qui nous débarrasse de la brutalité, qui "déprimatise", est spécifiquement humain, et tout autre facteur entre dans le genre primate. Ce qui est spécifiquement humain, c'est précisément l'effort pour dépasser le primate dans l'homme. S'il est facile de formuler ce critère, il est cependant difficile de l'appliquer. Et voici pourquoi : un facteur culturel pris isolément ne nous permet pas de voir si nous sommes débarrassés de notre caractère de primate, si nous sommes déprimatisés. Ainsi, l'avion, qui n'a rien du primate — lequel, lui, ne vole pas —, permet cependant de jeter des noix de coco (bombes) aux alentours. Tout facteur culturel particulier est à critiquer dans un contexte plus large. Et on en vient à ceci : il y a une tendance lourde, qui nous pousse à distordre des culturèmes "anti-primates" en "pro-primates". En nous le primate s'avère plus fort que le spécifiquement humain. D'où la conclusion : l'effort spécifique de l'homme pour dépasser l'animal a généré la plupart des facteurs culturels, qui sont nés du dégoût de nous-mêmes, qu'on l'appelle "esprit" ou de quelque autre terme, et la culture en tant que telle nous transforme en gorilles de plus en plus brutaux.

Il est facile de fonder un tel pessimisme culturel : le chasseur paléolithique est plus violent que le chimpanzé bien que/parce que sa lance est plus "spirituelle" que le bras du chimpanzé. Le guerrier (héros néolithique) est plus bestial que le chasseur bien que/parce que sa hache est plus "spirituelle" que la lance. *Tamerlan* est plus bestial que le héros bien que/parce que son cimeterre est plus "spirituel" (évolué) que la hache. Hitler est plus bestial que *Tamerlan* bien que/et aussi parce que la science, la philosophie, la technique et l'art allemands sont plus "spirituels" que les tentes de tapis.

Mais un tel pessimisme culturel n'est pas inévitable. On peut concevoir que le rapport de force qui s'établit en nous entre le primate et l'humain soit renversé. C'est dans un tel renversement que nous devons nous engager. C'est du dégoût devant le chimpanzé, le chasseur, le héros, les *Tamerlan* et les Hitler, c'est de ce dégoût de nous-mêmes que doit sortir le renversement. Et c'est un engagement identique contre le primate (contre la violence) que doit servir la mise en scène du *Tamerlan* de Marlowe.

Vilém Flusser

### Réponses à Vilém Flusser

Nous sommes bien d'accord : en dépit de quelques apparences la pièce de Christopher Marlowe ne saurait donner matière à une apologie de la violence. Par contre, j'hésite à vous suivre dans votre conclusion selon laquelle la mise en scène du *Tamerlan* devrait servir un "engagement" contre le primate aux instincts violents qui sommeille en nous. Non que je me réjouisse de voir régulièrement le gorille resurgir en l'homme, mais pour au moins deux raisons : d'abord parce que je pense qu'une production théâtrale ne parviendrait que péniblement à "servir" une cause, ensuite, et surtout, parce qu'il me semble qu'il faudrait trailler sérieusement la pièce de Marlowe pour la mener dans le droit chemin de "l'optimisme culturel" que vous appelez de vos vœux. Chez Marlowe, en effet, la violence n'a pas à être réprimée ou exorcisée, pour la simple raison qu'elle est considérée et représentée comme une banalité. On peut discuter longtemps sur l'origine du phénomène, mais je ne crois pas que sa dénonciation ou son refoulement par dégoût, écœurement, nausée — qui dans son principe ne serait pas bien éloigné de la catharsis de la tragédie grecque — puisse constituer aujourd'hui le propos d'une mise en scène. Au contraire, j'aurais tendance à penser que plus l'hémoglobine est répugnante plus elle devient spectaculaire au théâtre, et que tout excès de spectacle dans ce sens — certaines mises en scène récentes de Shakespeare l'ont montré — provoque davantage l'indifférence que le dégoût. Aux montagnes de corps meurtris qui cachent l'horizon, Mar-